

Juan est mort, il est mort le poète.



(Crédit photo : Daniel Mordzinski)

Oh, oui, il faut le dire. C'est d'abord, avant tout, la désolation, la peur, la douleur. Il est mort Juan, il est mort le poète. Le plus grand de tous, celui de *Violín**, celui de *Gotán*, celui qui nous apprit à nous régaler avec des diminutifs grâce à la sonorité juste et précise de ses vers inoubliables.

Juan le militant, celui qui lutta toute sa vie pour des principes que nous fûmes nombreux à partager. Ce qui fit qu'il retrouva une petite-fille qui était, qui est un peu un fils, un peu une fille et aussi une vie qui, en cet instant, à Montevideo, tremble sûrement, elle aussi.

Juan l'ami, l'adorable pince-sans-rire qui se fâchait quand on lui disait de ne plus fumer, de laisser tomber la cigarette. La dernière fois, il n'y a pas si longtemps, c'était à Brasilia, au milieu de dîners et de conversations aussi interminables que les aurores et la chaleur. Il avait fumé plus de la moitié d'un paquet cette nuit-là, et moi, pensant à Oswaldo Soriano emporté par le tabac, je lui ai dit de s'arrêter de déconner à fumer comme ça. Il m'a rétorqué en me demandant de ne pas l'emmerder avec ça, que maintenant je faisais partie des convertis, les pires types qui soient. Et il m'a regardé pas content du tout. Et tout de suite après, il s'est mis à rire, comme il riait Juan, un peu comme un enfant tout heureux de vous avoir mis en boîte.

Mais laissez-moi dire aussi ce que j'ai d'abord ressenti : cette pute qui a accouché de la Parque, oui, cette pute, moi je l'emmerde. Je l'ai dit et je le dis, et avec toutes mes excuses, mais je ne peux rien dire de plus profond, de plus sincère en ce moment parce qu'il faut que je dise aussi qu'aujourd'hui ça a été un jour de merde. Oui, ce matin, un autre de mes amis est mort. Marcelo, il s'appelait. Marcelo n'était pas un grand poète, mais c'était la crème des hommes. C'était ce matin, et ce soir, à neuf heures, cette nouvelle qui me cloue sur place. Franchement, deux amis le même jour, c'est vraiment trop, beaucoup trop.

Nous nous étions beaucoup vus dernièrement avec Juan. Il était tout le temps en forme, plein d'esprit, toujours déconneur et plus que jamais ferme dans ses idées et ses principes.

Une saleté de nouvelle qui glace le sang, devant laquelle je ne peux rien faire d'autre que ce que nous faisons, nous, les journalistes, les gens de plume ; raconter ce qui arrive. Et ce qui arrive, c'est que Juan Gelman est mort, *caramba* ; alors l'esprit travaille : de quoi sera fait demain ? Comment ferons-nous pour nous lever et regarder le ciel, penser à Mexico, sa seconde patrie, l'autre territoire dans son cœur qui l'a accueilli comme moi et tant d'autres comme nous ? Comment ferons-nous pour lire la poésie maintenant que Juan n'est plus là ?

Donnez-moi un peu de temps ; dites-moi combien de lignes ; soyez sympa ; après je me mets tout de suite à écrire quelque chose. Voilà ce que j'ai dit il y a un petit moment aux collègues du journal ; c'était presque onze heures du soir, j'avais les larmes aux yeux. Que faire d'autre, à part de nous mettre à écrire, en hommage au plus grand de nos grands scribes ?

Je l'ai connu, ça doit faire quarante ans, à la rédaction de la revue *Panorama*. Juan était une sommité dans le métier et dans le domaine de l'information internationale et il se foutait du reste. Il fumait déjà comme une locomotive. En ce temps-là, nous nous croyions éternels ; comment pouvions-nous imaginer tout le mal que pouvait faire la cigarette. Et à cette totale indifférence du quand-dira-t-on s'ajoutait cette petite voix un peu chantante, comme la voix d'un type qui se balance doucement sur les mots. Peu de monde le savait alors, mais il était déjà poète. Le culte pour son œuvre allait venir plus tard, mais la poésie de Juan était déjà immense parce qu'elle était née immense. Pendant l'exil, nous n'avons plus eu de contact.

Comme c'est arrivé avec beaucoup d'exilés argentins, nous nous étions éloignés l'un de l'autre ; ce fut le temps des différences qui est souvent aussi celui des constructions. Puis

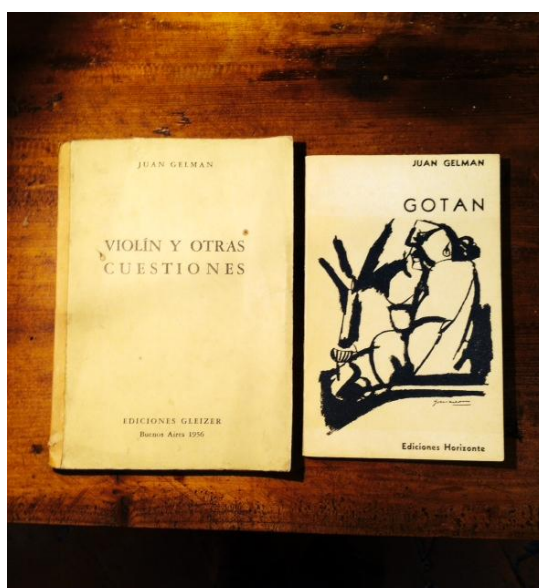
vinrent les rapprochements. Grâce à des amis, grâce à des gens que nous aimions l'un et l'autre et qui nous unissent encore. Et après, plus tard, ce furent de nombreux verres de vin rouge, une nuit à Buenos Aires, nous retrouvant dans notre amour pour cette ville que nous avons pourtant abandonnée tous les deux. Et plus tard encore les voyages, son appartement de la Colonia Condesa, son dernier quartier dans le D. F., la capitale mexicaine ; encore une autre nuit, inoubliable, une nuit de whiskys accompagnés de la *picada*, nos tapas d'Argentine, et puis Madrid, Francfort, Brasilia, et Resistencia. Resistencia, où il n'a jamais pu venir, mais dont il m'a dit tellement de fois qu'il voulait y venir que c'est comme s'il y était venu.

C'est sûr qu'il n'a rien de très génial ce papier. Peut-être à cause de la douleur, peut-être parce qu'il faut faire vite pour terminer l'édition. Et aussi parce qu'un ami est mort et que même les mots font mal, les mots que l'on trouve et ceux qu'on ne dit pas parce qu'on est bien incapable de pouvoir les trouver. Mais quels mots pourrait-on bien trouver quand c'est un poète qui meurt et qu'en plus c'est le Poète Majeur de notre république.

En cet instant, la douleur est partout. On dit que Juan est mort, comment voulez-vous que, moi, je sache ce que je vais dire, si pour parler franchement, en ce moment où je vais donner cet article par mail, la douleur me fait mal, très mal, partout et très mal.

Repose en paix, Grand Chef. Plus aucun mot ne résonnera de la même manière après toi, Juan, Juan que j'aime tant.

Mempo Giardinelli — *Pagina 12*, Mercredi, 15 janvier 2014



* (« Épitaphe », premier poème de son premier livre *Un violon et d'autres questions.*)

En moi, vivait un oiseau
Une fleur circulait dans mes veines
Mon cœur était un violon

J'ai aimé et n'ai pas aimé. Mais parfois
on m'a aimé. Moi aussi des choses
me mettaient en joie : le printemps,
les mains jointes, et tout ce qui rend
heureux.

Je le dis haut et fort
il faut que l'homme
le soit

(Ci-gît un oiseau
Une fleur.
Un violon).